

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jacques FREUDWEILER

Chronique du collège

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1943, tome 41, p. 133-137

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

CHRONIQUE DU COLLEGE

De peur d'être l'objet d'une censure impitoyable, je dus, dans ma dernière chronique, effleurer à peine un sujet qui était alors d'une brûlante actualité. L'Agaunia jouait « Mithridate » de Racine. Les avis recueillis de droite et de gauche s'accordaient sur l'essentiel : l'effort fourni par les acteurs méritait l'éloge le plus complet. D'aucuns s'aventuraient à critiquer les travestis, mais Monime était de taille à supporter l'assaut tandis que Phaedime se défendait par la grâce de son sourire au fond duquel brillait un peu d'or. Ses mains viriles trahissaient une certaine gêne que les voiles et les colifichets ne parvenaient pas à masquer...

Mithridate mourant emportait avec lui dans le tombeau la gloire d'une création en progrès sur le Félix de « Polyeucte » ; Xipharès révéla une fois de plus des ressources que laissait présager son rôle de l'an passé, et Pharnace, nouvelle étoile au ciel de l'Agaunia, conquiert les spectateurs par sa fougue juvénile admirablement servie par sa parfaite diction. Arbate, Arcas et les gardes complétaient la distribution d'une façon très heureuse.

Jouée dans un décor splendide, conçu par MM. Paul Pasquier et Zimmermann, réalisé par l'excellent peintre A. Berguerand, la pièce connut le succès. Il convient d'en féliciter les acteurs et leur compétent metteur en scène, M. Paul Pasquier.

Tout cela est bien vieux, penserez-vous, lecteurs. Oui et non : le souvenir ne doit-il pas rester des beaux spectacles qu'il nous est donné de voir ? Les maturistes n'auraient pas été fâchés de posséder une mémoire plus fidèle le jour où la Commission de l'Instruction publique leur proposa un sujet de composition française qui touchait de près à « Mithridate » !

Mais je fais une concession et nul ne prétendra que ma chronique sente le rance si je l'oriente aussitôt vers d'autres représentations qui sont de ces dernières semaines. Les acteurs du Théâtre de Lausanne ont donné, le 23 mai, « Deux douzaines de roses écarlates », un ouvrage d'Aldo de Benedetti, adapté par S. d'Arborio. Je ne ferais que répéter ce qui a été dit dans tous les journaux de Suisse romande si j'exprimais mon avis, si humble soit-il, sur la pièce et son interprétation. Ce qui est certain, c'est que j'y aurais perdu les dernières traces de mauvaise humeur si j'avais été affligé de cette maladie en entrant dans la salle. Comment résister en effet à ce feu d'artifice qui, sans fausse note, sans la moindre vulgarité, vous tient en haleine pendant deux bonnes heures et parvient à vous hisser sur un plan de continuelle gaieté ?

Les pensionnaires des Dames de Ste-Clotilde, à Aigle, cultivent avec amour les lettres et les arts. Ne sont-elles pas des premières à nous faire l'honneur d'assister à nos représentations du Collège ? Il était bien juste que nous leur rendissions la pareille d'autant plus qu'elles s'offraient à nous donner une séance spéciale de « l'Annonce faite à Marie » de Paul Claudel. M. le Directeur accepta de bonne grâce et nous eûmes ainsi la joie délicate d'applaudir ces demoiselles le 31 mai. Le débat ouvert par la mise à la scène des œuvres du plus grand poète chrétien de notre siècle n'est pas près de finir. Les uns s'en délectent, les autres adoptent une attitude moins enthousiaste. J'accepte pour ma part le point de vue de M. Athanasiadès qui, affirme-t-on, assista deux fois au spectacle sans mot dire. On ne se laisse pas prendre de cette manière sans raisons profondes. Il est vrai que Claudel a trouvé dans ses interprètes féminins et remarquablement formés d'Aigle des actrices que je m'en voudrais de ne pas complimenter chaleureusement. Mes félicitations atteindront, par elles, les Dames qui ont obtenu de tels résultats et le R. P. Ancel dont l'allocution initiale a ouvert la porte de nos cœurs.

Maintenant que j'ai complètement brouillé l'ordre chronologique des événements, me voici fort embarrassé pour présenter ici un tableau fidèle de la vie du Collège pendant les trois derniers mois. Tant de faits se sont produits qu'il est difficile de les classer logiquement. Toutefois, l'un d'eux se détache nettement des autres par sa soudaineté et ses tristes conséquences. Je veux parler de la mort de Mgr Burquier. Loin de moi la pensée de répéter ce que M. le Chanoine Bussard a dit dans le précédent numéro des « Echos », mais en remontant le fil de mes souvenirs, je songe avec mélancolie à la fête de saint Joseph, le 19 mars. Pouvions-nous songer, à ce moment-là, alors que Mgr Burquier célébrait l'office pontifical et qu'il nous apparaissait, comme toujours, si paternel et si bon sous les somptueux ornements

liturgiques, bénissant avec tendresse les fidèles qui se pressaient dans l'église abbatiale pour assister à la messe de la fête, que moins de quinze jours plus tard, il ne serait plus ? Qui aurait osé prévoir, l'après-midi de ce même jour, alors que Mgr écoutait avec sa bienveillance habituelle le concert donné par la fanfare en l'honneur de MM. Gross, Farquet et Putallaz, que deux semaines après sa dépouille mortelle serait descendue dans un tombeau ? Quand nous sûmes qu'au retour de Lausanne, où il avait présidé une cérémonie en l'honneur du bienheureux Nicolas de Flue et participé au concert des chanoines en faveur de la restauration de l'église abbatiale, le soir du 21 mars, il était tombé malade, nous avons suivi avec grande inquiétude les progrès de sa maladie, et, lorsque le dénouement s'est produit, nous avons éprouvé de la tristesse, un réel chagrin. Il ne m'appartient pas d'évoquer plus longuement le souvenir de notre évêque vénéré : il ne s'effacera pas de nos cœurs. Au nom de tous mes camarades, je voudrais néanmoins prier M. le Prieur et Messieurs les Chanoines de trouver ici l'expression de notre sincère compassion dans le deuil qui les atteint.

Il était compréhensible qu'en de telles circonstances on ne marquât pas de joie bruyante les fêtes de nos professeurs. Ainsi MM. Dupont Lachenal, Dayer et Eberhart, le 11 avril, M. le Directeur et M. Pitteloud le lendemain, ne reçurent que des vœux discrets. Quant à M. le Recteur qui, avec MM. Cornut, Delaloye et Revaz, portent le nom glorieux de Georges, ils durent jeûner le 23 avril puisque c'était le Vendredi-Saint et... les vacances. Les Rhétoriciens toutefois ne se résignèrent pas à cette éclipse qui les privait de mettre en valeur leurs talents littéraires, puisque c'est à eux que revient traditionnellement la tâche de présenter des souhaits à M. le Recteur ; ils le firent sous forme d'un compliment délicatement orné qu'ils confièrent aux soins diligents des Postes fédérales.

Les fanfarons de M. Revaz ne désiraient pas non plus demeurer en reste. Ils profitèrent de leur promenade habituelle pour exprimer à leur dynamique maestro les sentiments qui les animaient. Et quand ils partirent pour Salvan, le 18 mai, ils allaient au-devant d'une riante après-midi baignée de musique et de soleil. Les habitants de Vernayaz furent les premiers à les accueillir et M. Jean Coquoz, propriétaire de l'Hôtel des Gorges du Trient, leur offrit cordialement le verre de l'amitié. A Salvan, l'Hôtel de l'Union est trop connu pour que l'on fasse encore l'éloge de la réception qui leur y était préparée. Concert, goûter, ballade au Chemin des Dames — que ce nom est évocateur ! — il n'en fallait pas davantage pour exciter la verve, mais rien de plus pour permettre à François Remy de verser d'abondantes larmes...

Puisque j'en suis aux sorties, je n'omettrai pas de signaler celle des Agauniens à Viège le 20 mai. Les « Vallensis » d'antan retrouvaient leur cadre, leurs cortèges et leurs discours. A la messe du matin, M. le Recteur du Collège de Brigue prononça un sermon enflammé en allemand ; à la séance présidée par M. le Capitaine Louis Allet, on entendit des conférences sur le

droit au travail par M. le Dr Ebener, greffier allemand du Tribunal cantonal, et sur l'ordre professionnel par M. Roger Bonvin, directeur de l'Office social valaisan. Au banquet, M. le Conseiller d'Etat Anthamatten et M. le Chanoine Bussard portèrent des toasts à la Patrie et à l'Eglise, puis M. le Dr Mengis, président de Viège, souhaita la bienvenue aux étudiants en rappelant avec humour le souvenir de quelques-uns de ses anciens professeurs et camarades de St-Maurice : MM. Tonoli, Grob, Chambettaz et Monney. Comme il se doit, la kneipe termina allègrement la journée.

Hélas, les maturistes n'avaient pu faire le déplacement de Viège : tant de soucis les accablaient. Malgré les provisions d'énergies spirituelles qu'ils avaient accumulées avant Pâques pendant la retraite que leur prêcha le R. P. A. Favre, les vacances de printemps s'étaient passées pour eux dans la préparation fébrile de leurs examens. A peine rentrés en effet, ils s'étaient attelés à la besogne du 10 au 12 mai. Les 24, 25 et 26 du même mois, les membres du Conseil de l'Instruction publique et les professeurs les passèrent au crible d'épreuves redoutables. Comment auraient-ils pu, dès lors, s'accorder l'enviable délassément d'une « Vallensis » entre l'écrit et l'oral ? D'autant plus qu'à l'aréopage habituel des inspecteurs cantonaux s'était joint cette année le président de la Commission fédérale des examens de maturité, M. Gilliard, ancien professeur et recteur de l'Université de Lausanne.

Moins impressionnés avaient été les élèves de M. Deschenaux qui, au mois de mars, présentait à un concours régional de sténographie ses meilleurs éléments. Le succès sourit aux candidats et à leur maître. Depuis, le chemin de la gloire s'est ouvert tout large devant eux et à Berne, au 3^e Congrès national de sténographie, les 29 et 30 mai, les mêmes concurrents cueillirent des lauriers à profusion.

Passons sur d'autres rives. Le 10 avril, des classes entières assistèrent à l'ordination que S. Exc. Mgr Sieffert conféra à cinq nouveaux prêtres, MM. les Chanoines Dreyer, Boillat, Pasquier et Berra et M. l'abbé Paul Taylor, étudiant à l'Université de Fribourg, du diocèse de Northampton. Les bénédictions que nous valent ces élus du Seigneur nous poussent à leur adresser des vœux de fécond ministère et à nous recommander à leurs prières.

La fin du second trimestre a été marquée en outre par une conférence remarquable que nous donna M. Henri Guillemain, professeur à l'Université de Bordeaux. Présenté par M. le Chanoine Bussard qui avait organisé la manifestation au nom de la Congrégation de la Sainte Vierge, le brillant orateur eut tôt fait de conquérir son juvénile auditoire. A la suite du conférencier, nous pénétrâmes mieux dans « L'âme de Pascal », du grand Pascal dont la physionomie intellectuelle et spirituelle restera pour nous désormais celle qui nous fut merveilleusement décrite par le prestigieux professeur français à qui je dis, au nom de mes camarades, la gratitude la plus profonde en même temps que le souhait de l'entendre à nouveau.

Personne en Valais ne connaît mieux les paysages, les caractères ethniques, la faune et la flore du pays que M. le Dr Ignace Mariétan, professeur au Collège de Sion. Aussi fut-ce un régal d'assister aux conférences, agrémentées de splendides projections, qu'il voulut bien nous donner le 16 avril et le 4 juin. Ses auditeurs lui prouvèrent, par leurs applaudissements, combien ils lui étaient reconnaissants de les conduire, en guide avisé et sensible à toutes les formes de beauté, à travers les richesses trop souvent ignorées d'une terre attrayante et aimée.

Les œuvres nées de la guerre sont multiples, aussi variées que les besoins immenses qui en résultent. C'est pourquoi nous avons écouté avec intérêt la captivante causerie que nous fit le 17 mai M. Regard, membre de la Croix-Rouge suisse, Secours aux enfants. Les misères décrites, la vision de tant d'horreurs que présentent des photographies impressionnantes projetées sur l'écran ne nous toucheraient pas que nous serions les derniers des sans-cœur. Puisque la Providence nous a préservés de la guerre, notre devoir est de venir en aide à tant d'affamés et de malheureux qui errent sur les routes du monde à la recherche d'âmes généreuses qui les sauveront en leur offrant un peu d'affection et de pain.

Les mêmes sentiments de compassion nous ont été dictés par la visite attentive de l'exposition du prisonnier de guerre organisée à la salle de gymnastique, du 26 au 28 mai, sous le patronage de la Mission catholique suisse en faveur des victimes de la guerre et des mouvements de jeunesse catholique de la Suisse romande. La collecte de livres qui suivit dut réjouir les promoteurs de la manifestation.

Terminerai-je cette chronique en restant dans le ton sérieux que m'a imposé la suite des événements ? Je le voudrais bien, mais le troisième trimestre a gratifié le Collège d'un nouveau contingent de Suisses allemands que la célébrité ne tardera pas à entourer de ses filets dangereux. L'un d'eux tout au moins. Ses cheveux roux et son visage mobile cachent un cerveau en perpétuel mouvement. Mais — il faut de tout pour faire un monde — les problèmes linguistiques l'intéressent beaucoup moins que le maquignonnage. Preuve en soient les négociations couronnées de succès qu'il mena avec un propriétaire d'animaux domestiques appartenant à la race caprine en vue de l'achat d'une « Ziege », objet de ses convoitises. M. le Directeur ne permit pas à l'auteur de cet exploit accompli selon les règles de l'art, d'introduire à l'internat ce pensionnaire supplémentaire. Il prospère en ce moment dans les environs de Soleure et Käch savourera dans un mois les fruits de son acquisition. Peut-être la saluera-t-il en français et reconnaîtra-t-elle ses origines !

Sur ce, je plie bagage et vous raconterai la prochaine fois les « fleurs » des Agauniens aux championnats des Etudiants suisses à Fribourg.

Jacques FREUDWEILER, Rhét.